



fichus politiques

Sans didactisme, **Myriam Marzouki** examine dans *Ce qui nous regarde* les nombreuses questions que soulève le voile dans la société française. Et convoque Badiou, Pasolini, Despentès, saint Paul ou ses grands-mères.

Des photos de famille que vous présentez en début de spectacle, au texte de Mathieu Riboulet et Patrick Boucheron (*Prendre dates*) qui le clôt, quel a été votre cheminement ?

Myriam Marzouki – Il y a le contexte français où, depuis plusieurs années, des épisodes médiatiques de plus en plus hystériques se déploient autour de ce qu'on appelle "les affaires de voiles". Je me suis rendu compte qu'elles suscitaient des discussions vives dans mon entourage et des désaccords entre personnes généralement d'accord sur à peu près tout le reste. Je pense notamment aux féministes et aux gens qui votent à gauche. Et, au-delà des désaccords, ces questions engagent des réactions très affectives : de l'indignation, de la peur, du dégoût... J'avais envie

de clarifier ma position sur ce sujet, car si je ne me sens pas directement concernée – je ne suis rien de ce que sont les femmes voilées, ni croyante, ni pratiquante –, ce sujet me travaille de plus en plus par sa dimension affective. Un été par hasard, chez ma mère, j'ai feuilleté des photos de famille. Mes grands-mères et mes arrière-grands-mères, que j'avais connues ou pas, portaient pour la plupart quelque chose sur la tête. Je me suis dit alors qu'avant que le foulard soit lié à l'islam – ou à ce qu'il est devenu aujourd'hui, accessoire de la femme du terroriste –, c'était d'abord ma grand-mère ukrainienne qui mettait son foulard pour aller faire ses courses.

C'est un sujet brûlant qui génère des passions contradictoires. Pourquoi ce choix inaugural et délibéré de le lier à l'intime ?

Comme c'est un sujet brûlant et clivant, je voulais absolument le resituer d'une manière très subjective ; non pas pour donner une clef, mais pour l'inscrire dans un questionnement, une histoire, les trajectoires croisées de ma famille. Ce spectacle est le fruit de la recherche que j'ai faite à partir de moi-même. Il me semble que c'est une manière d'aborder la question en l'apaisant, de dire que ce qui suit n'est pas une vérité, qu'il n'y a pas de thèse, que c'est un questionnement et que ce questionnement part de moi.

Plus on est proche de soi, mieux on parle du monde ?

Oui, je le crois. Quand j'ai commencé à présenter le projet, j'ai constaté qu'il déclenchait systématiquement une parole personnelle. Je pense qu'il faut réinscrire cette question qui hystérise dans la problématique de l'individu.

Pourquoi une telle hystérie ?

La question du voile est travaillée par de nombreuses questions. Ce petit bout de tissu cache beaucoup d'autres choses. J'aime cette phrase de Bourdieu que cite Milo Rau dans un de ses spectacles :

"Quand on regarde n'importe quel objet de très près, on finit par y voir la société tout entière."

Le voile dévoile et cache de nombreux questionnements...

Oui, je voulais les faire affleurer à partir du corps et des images, partant du principe que, de toute manière,

"quand j'ai commencé à présenter le projet, j'ai constaté qu'il déclenchait systématiquement une parole personnelle"

on voit le voile. C'est une image sociale, médiatique. Partant de cette image, je me suis demandé : qu'est-ce que ça nous fait et qu'est-ce qu'on voit ? J'ai été surprise par la photo de mon arrière-grand-mère que je projette au début du spectacle. Elle a l'air d'une musulmane, d'une Iranienne, alors que cette femme est stalinienne, en pleine URSS des années 60. Qu'est-ce qui appartient à la religion ? Qu'est-ce qui est propre à la culture ? Je ne cherche pas à établir un savoir docte mais à comprendre d'où vient l'image. Ainsi, le texte de saint Paul permet de réinscrire le discours sur le voile dans une généalogie qui n'est pas forcément celle que l'on imagine communément. On se rend compte que le voile a été judaïque, chrétien, et même polythéiste...

Il est une aliénation ?

Oui, quelque chose de très obscur, qui pourrait être de l'ordre du pulsionnel vis-à-vis du cheveu mais là, on pénètre dans les mythologies, la psychanalyse... Ce qui m'importe c'est qu'ici, aujourd'hui, en France, des femmes, que personne ne contraint, décident contre l'avis de leur mère et de leur père de porter un voile. Qu'est-ce qui fait que l'on porte un serre-tête ou un voile ? Que l'on se tatoue ou devienne punk ? C'est le choix de l'image. C'est pour cela que je cite Virginie Despentes lorsqu'elle dit que pour faire chier, dans les années 60 on faisait du X, et aujourd'hui on porte le voile. C'est une manière de créer un "nous" à l'intérieur du "grand nous", et de faire lien avec une histoire. Même de manière contradictoire et incohérente.

Vous faites référence à Pasolini, Badiou, Despentès...

J'ai découvert *La Rage* de Pasolini par hasard, il y a deux ans. Même s'il ne parle pas du voile dans ce film, pour moi, il parle de ce qui est dissimulé sous le voile : la question de la normalité, de l'ordre bourgeois, de l'histoire du colonialisme, de la lutte des classes... Je ne suis pas allé chercher "chez" en me disant qu'il y aurait quelque chose à prendre, mais dans ces moments d'ouverture où l'on travaille un sujet, les choses arrivent... Comme le livre de Despentès : je suis très en accord avec elle, je lis avec beaucoup de jubilation sa manière de faire résonner la cacophonie un peu déprimée de la société française. En tout cas, pour chacun des matériaux se pose la question de leur adaptation dans une dramaturgie, et la construction d'un fil qui ne soit pas celui d'une démonstration. Dans *La Rage*, Pasolini dit : *"J'ai fait ce film en suivant mes raisons politiques et mon sentiment poétique."* **propos recueillis par Hervé Pons**

Ce qui nous regarde (Cie du Dernier Soir) le 21 mai à 21 h, le 22 à 20 h 30 et le 23 à 19 h, salle Jacques-Fornier